

Jacques de Zébédée ou Jacques le Majeur ou saint Jacques est l'un des douze apôtres de Jésus Christ. Il est nommé « Jacques, fils de Zébédée » dans le Nouveau Testament. Il est le frère de l'apôtre Jean de Zébédée. Il y a trois personnages nommés Jacques dans le Nouveau Testament

- **Jacques fils de Zébédée** frère de Jean, un des Apôtres.
- Jacques le Juste. « Frère » (ou cousin) du Seigneur.
- Jacques le fils d'Alphée, un des Apôtres.

Il faut y ajouter le Jacques, rédacteur de l'Épître de Jacques qui selon l'exégèse contemporaine ne serait aucun de ces trois (ce pourrait être un anonyme avec un prénom d'emprunt). Mais pour la Chrétienté médiévale et pour Compostelle en particulier, il n'y avait qu'un seul Jacques apôtre et rédacteur de l'Épître. Il est fêté le 25 juillet dans le christianisme occidental, le 30 avril dans le christianisme oriental et le 30 décembre dans le rite mozarabe

Dans le Nouveau Testament :

Il est le frère aîné de l'apôtre Jean, et tous-deux sont surnommés *Boanerges* qui, d'après l'évangile selon Marc veut dire « fils du tonnerre » (Mc III.17). Une autre traduction possible serait « fils de la tourmente ».

Saint Jacques est l'un des tout premiers disciples à suivre Jésus et il est un de ses plus proches. Il participe, avec Pierre et Jean, à des événements importants - résurrection de la fille du chef de ta synagogue. Transfiguration : la prière de Jésus au Mont des Oliviers.

Cependant à l'instar des autres apôtres il abandonne Jésus quand celui-ci est arrêté. Enfin Jacques est cité parmi les témoins de la troisième apparition de Jésus après sa mort, sur les bords du lac de Tibériade (épisode de la pêche miraculeuse rapporté par saint Jean.

Jacques est le seul apôtre dont la mort est rapportée dans le Nouveau Testament : Il (Hérode) fit périr par le glaive Jacques frère de Jean. » (Actes XII:2)

Selon la tradition chrétienne

Fils de Marie Salomé et de Zébédée **Jacques de Zébédée est appelé aussi Jacques le Majeur**, cette épithète lui venant de sa qualité d'aîné peut-être parce qu'il est le frère aîné de l'apôtre Jean. Cela permet aussi de le distinguer d'un autre apôtre « Jacques Alphée ». Peut-être celui qui est appelé « Jacques le petit » dans l'expression : « Marie mère de Jacques le petit et de Joset » pour désigner une des trois femmes au pied de la croix dans l'évangile selon Marc. Cette expression donnera par la suite « Jacques le mineur » probablement pour en minorer le rôle, en assimilant ce Jacques le petit au « frère » (ou cousin de Jésus appelé Jacques le Juste qui dirigea l'église de Jérusalem et coordonna l'ensemble du mouvement après la crucifixion de Jésus, jusqu'à sa mort en 62.

Selon Sainte Catherine Emmerich, un an après la crucifixion du Christ, après la lapidation d'Étienne, les apôtres se partagèrent les contrées à évangéliser. Jacques partit avec quelques disciples pour l'Espagne pendant quatre années et plus particulièrement vers la cité de Gadés (l'actuelle Cadix) où le travail d'évangélisation rencontra de multiples obstacles et difficultés. Selon une tradition chrétienne transmise à partir des Catalogues Apostoliques, textes apocryphes grecs rédigés vers le commencement du VII^{ème} siècle et remaniés en latin dans le *brévarium apostolorum* (« l'abrégé » ou a bréviaire des Apôtres ») Il ne réussit à convertir que neuf disciples. Pour Bernard Gicquel le thème de cette prédication en Espagne serait en fait une contamination ultérieure de cette tradition avec celle du voyage espagnol d'évangélisation de saint Pali alors que les catalogues ne mentionnent jamais l'Espagne.

Après un voyage de six mois à Rome où il fut brièvement emprisonné il revint à Gadés. Le nombre de disciples y avait notablement augmenté suite à une immigration. Jacques poursuivit son apostolat à Caesaraugusta (l'actuelle Saragosse) où il obtint des conversions massives. Il continua son évangélisation par la Galice se dirigeant vers Compostelle.

Suite à une nouvelle persécution à Jérusalem Jacques retourna vers cette ville avec sept disciples pour soutenir la communauté de croyants. Il y fut décapité et son exécution provoqua un soulèvement populaire. Ses dépouilles furent retenues par les persécuteurs. Selon la tradition des *Catalogues Apostoliques*, le lieu d'inhumation de saint Jacques fut l'*Achaia Marmarica* (expression grecque qu'on interprète comme la région égyptienne de Marmarique. confusion probable avec saint Jacques le Mineur dont la tradition mentionne qu'il est crucifié en Basse-Egypte) qui aurait été déformé dans la traduction latine en *arca marmorica* », signifiant de tombeau de marbre ». Or la colline dominant Compostelle où fut trouvé dans une nécropole chrétienne le prétendu tombeau de Jacques par le moine Pelage vers 810 s'appelait *Arcis marmoricis*.

La supposée translation des reliques de Jacques en Espagne est rapportée par le Cortex Calixtinus qui reprend un document au IX^{ème} siècle, la lettre apocryphe du pape Léon : « les disciples purent récupérer le corps et l'embarquèrent sur un navire qui, en sept jours, les transporta en Espagne ». Le récit de translation, caractéristique de la littérature hagiographique est repris dans les compilations ultérieures et s'enrichit au XII^{ème} siècle : après avoir accosté dans le port romain Iria Flavia, le corps de Jacques fut inhumé dans le temple païen (ou le palais) que la reine *Lupa* (appelée aussi Luparia. Le nom de cette matrone appartenant à l'aristocratie romaine de la région de Lugo évoque la louve alors que Lugo, chef-lieu en Galice a une étymologie pré-romaine basée sur le dieu Lug habituellement associé à un chien là encore une contamination entre tes différentes traditions) nouvellement convertie, leur avait cédé.

Ces traditions ne sont fondées sur aucune réalité historique et selon Mr Duchesne, directeur de l'Ecole française de Rome. « De tout ce que l'on raconte sur la prédication de saint Jacques en Espagne, la translation de ses restes et la découverte de son tombeau, un seul fait subsiste, celui du culte galicien. Il remonte jusqu'au premier tiers du IX^{ème} siècle et s'adresse à un tombeau des temps romains que l'on crut alors être celui de saint Jacques ».

Saint Jacques et l'Espagne

Selon une tradition chrétienne rapportée par le Codex Calixtinus, le tombeau de saint Jacques serait situé en Galice, dans la ville de Compostelle, mais les historiens considèrent qu'il n'y a pas de preuves pour avancer une telle affirmation.

Selon un récit empreint du merveilleux propre au Moyen Age et rapporté dans le Concordia De Antealtares, texte d'un accord signé en 1077 entre l'évêque de Compostelle, Diego Pelaez et les moines du premier monastère, le tombeau de marbre, dont on aurait perdu la trace jusqu'au IX^{ème} siècle, aurait été retrouvé aux alentours de l'an 810 par l'ermite Pelayo (ou Pelagius) qui eut une révélation dans son sommeil. Théodomir, évêque d'Iria Flavia (aujourd'hui une paroisse rurale près de Padron) reconnut ce tombeau comme étant celui de saint Jacques en 835, guidé par une étoile vers le lieu où était le monument, lieu nommé depuis campus stellarum [« champ des étoiles »], la légende voulant que ce soit l'origine du nom « Compostelle ». Le roi Alphonse II y fit édifier une église. Le pape Léon

XIII officialisa la reconnaissance du tombeau de saint Jacques par l'Église en 1384.

Le pèlerinage de Saint Jacques-de-Compostelle se développa au Moyen Age à partir de l'annonce de la découverte miraculeuse de ce tombeau qui lui fut attribué. D'abord pèlerinage local, il fut progressivement fréquenté par des pèlerins et voyageurs d'autres pays, encouragés par la multiplication des légendes et des prodiges. Pour se rendre à Compostelle ils utilisaient les chemins de Compostelle et bénéficiaient de conditions analogues selon leur rang social. L'idée que des infrastructures spécifiques, en particulier des hôpitaux, avaient été systématiquement développées pour les pèlerins est une erreur, mais des structures d'accueil ou des auberges étaient parfois créés à cet effet. Les pèlerins avaient pour coutume de rapporter comme témoignage de leur voyage des coquilles de pectens qu'ils fixaient à leur manteau ou à leur chapeau, d'où le nom de coquilles *Saint-Jacques* donné par la suite à ces mollusques. Aujourd'hui encore, des dizaines de milliers de pèlerins continuent de se rendre à Compostelle chaque année.

Lors de la Reconquista, saint Jacques serait apparu miraculeusement et serait intervenu aux côtés des chrétiens et aurait reçu pour cette raison le surnom de Matamores, « tueur de Maures ».

Un ordre militaire lui a été dédié. L'ordre de Santiago (Santiago qui est la contraction de Sant et lago st qui peut se traduire par saint Jacques). Cet ordre a été créé pour participer à la Reconquista et non pour la protection des pèlerins comme il est souvent affirmé à tort.

Santiago Matamores

Saint Jacques, réputé être le plus « bouillant » des apôtres du Christ, est souvent représenté en Espagne sous l'aspect du matamore, c'est-à-dire le « tueur de Maures ». Sa statue le montre, alors monté sur un cheval blanc, frappant de son épée un ou plusieurs guerriers musulmans.

Cette figure de saint Jacques Matamore date de la bataille de Clavijo qui opposa en 844 le roi des Asturies Ramiro à l'érnir de Cordoue Abd al-Rahman II

L'histoire raconte que, au plus fort de la mêlée, apparut un cavalier chevauchant un blanc destrier, portant un étendard blanc frappé d'une croix rouge, qui fendit littéralement de son épée les Maures qu'il trouvait sur son passage. Toujours selon la légende la fougueuse apparition donna l'avantage aux combattants chrétiens qui reconnurent en elle saint Jacques.

On voit dans cet épisode légendaire l'origine du fameux cri de guerre « Santiago, cierra Espana! », équivalent espagnol du « Montjoie, Saint Denis ! Français ou du « Prény, Prény » lorrain…

Saint Jacques allait être durant toute la Reconquista le symbole et le saint patron de la lutte contre l'Infidèle. Un ordre de moines soldats, les chevaliers de Santiago, allait même porter son nom. La statue de saint Jacques Matamore a récemment fait l'objet d'une polémique concernant un éventuel retrait de la nef de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle et un transfert au musée attenant. La commission culturelle du sanctuaire voulait éviter de « risquer de heurter la sensibilité d'autres groupes religieux ».

Le terme matamores, dont la racine espagnole est matamores, est parfois considéré par quelques-uns comme porteur de racisme. En effet, lors de la Reconquista, l'acte d'élimination des maures (maghrébins) était grandement valorisé, et par la suite, dans le théâtre, notamment espagnol, le personnage participait à la dévalorisation des maghrébins.

Représentations et symboles

L'apôtre est souvent représenté de trois façons :

- en majesté, assis - c'est la figure auréolée du saint qui trône sur le maître autel de la cathédrale de Saint Jacques-de-Compostelle ;
- en pèlerin, debout, à partir dit XIII^{ème} siècle, sous l'influence du pèlerinage de Compostelle, il porte la tenue traditionnelle du jacquet, avec le bourdon (bâton de pèlerin la besace, la calebasse (gourde), le mantelet (grande cape) et le chapeau d feutre à larges bords orné d'une coquille Saint-Jacques. Cependant, si cette représentation Inclut un chien, il s'agit non de saint Jacques mais de saint Roch. Parfois aussi, il porte une épée souvenir de son martyre.
- en tueur de maures, armé d'une épée sur un cheval blanc.

Les symboles qui le représentent et qui permettent de le reconnaître sur les peintures et les sculptures : la coquille Saint-Jacques

Bibliographie :

» Robert Beylot, Jacques-Noël Pères et Pierluigi Piovanelli, « *Prédication de Jacques fils de Zébédée et Martyrs de Jacques fils de Zébédée* », dans Pierre Geoltrain, Jean-Daniel Kaestli, *écrits apocryphes chrétiens* - Paris, Gallimard, 2005, p. 933-957

Bibliographie liée à St Jacques de Compostelle :

- » Denise Pericard-Mea, **Compostelte et cultes de saint Jacques au Moyen-âge**. Paris. PUF. 2002 (ISBN)
- Bernard Gicquel, *La Légende de Compostelle. Le Livre de Jacques*. Paris, Tallandier, 2003 (ISBN 978-2-84734-029-7)
- Denise Péricard-Méa, *Brève histoire du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle*, Gavaudun, PUF 2003 (ISBN 978-2-910685-33-1)
- Denise Péricard-Més, *Les Routes de Compostelle*. Paris. Gisserot. 2002 (réimpr. 2006) (ISBN 9-782877-476720)
- Louis Mollaret et Denise Péricard-Méa, *Dictionnaire de saint Jacques de Compostelle*, Paris. Gisserot, 2006. (ISBN 978-2-87747-884-7)
- Père Georges Berson, *Avec saint Jacques à Compostelle* (ISBN 2-220-05603-1)
- Ferdinand Soler, *Guide pratique du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle* (ISBN 2-84454-334-0)
- Yves Morvan, **Une page de l'histoire des chemins de Saint-Jacques en Haute-Auvergne - Vivre en moyenne montagne**: Éditions du CTHS. 1995 (ISBN 2-7355-0293-7)

Notes et références Wikipédia

- ↑ *Historical Dictionary of properties in Islam Art*) Judaism. Brandon H. Wheeler, *Disciples of Christ. Muslim exegesis identifies the disciples as Petter*, Andrew. Wathew. Thomas. Philip, John, James, Bartholomew. and Simon
- ↑ La Vie de Notre Seigneur Jésus Christ d' après les visions d'Anne Catherine Emmeich, chapitre XIV Clément Brentano, éditions Amroise Bray, Paris 1861
- ↑ Bernard Séquei. « Campus stellae - les chemins de Saint-Jacques et la culture européenne » Kincksieck, 1991 p. 20
- ↑ (en) Philip Schaff – *History and apostolic Church* Charles Scribner, 1853
- ↑ Pierre Macaire – « Montpellier et Saint Guilhèm sur le chemin de saint Jacques » Le plein des sens, 2000 p. 169
- ↑ Bernard Gicquel. op. cité, p. 46
- ↑ Une autre légende rapportée par te Codex fait état d'un navire en pierre ou du saint venu de Jérusalem assis sur un rocher traversant tes vagues, une explication rationnelle voudrait qu'il s'agisse d'un bateau commercial transportant une cargaison de pierre.
- ↑ Bernard Gicquel. op. cité, p. 32
- ↑ Louis Duchesne - « Saint Jacques en Galice», *Annales du Midi*, tome XII, 1900.
- ↑ Noël Georges Grenier - " Compostelle". BD, 2009, p. 10
- ↑ Marie-France Chabaud – « Les Chemins de Saint Jacques-de-Compostelle en France » - . Nouvelles Editions Latines, 2004
- ↑ Denise Péricard-Méa, Louis Mollaret – « Dictionnaire de Saint Jacques de Compostelle » - Editions Jean Paul Gisserot, 2006, p. 31